

Sens Interdits : Sodome - Gomorrhe

Paul Reboux



Editions Raoul Solar, Monaco, 1951, avec des dessins in-texte de F. D'Hey

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

I. — PRÉFACE

II. — COMMENT LES NOMMER ?

III. — LE CRIME D'ONAN

L'opinion des médecins modernes

IV. — MORALE ET MORALE

La transformation du monde doit provoquer... la transformation de la morale

Le duel entre la vie et la mort

V. — LA PROCRÉATION EST-ELLE LE BUT DE L'AMOUR ?

VI. — PERVERSION ET PERVERSITÉ

Le moraliste repentant

VII. — LA NATURE ET LES MONOSEXUELS.

L'homosexualité est-elle une spécialité humaine ?

Les mystères du sexe

Le rôle des hormones

Les seins des messieurs

Les indécisions de la nature

La monosexualité est-elle de l'amour dégénéré ?

L'inversion est-elle acquise ou foncière ?

La perversion est en nous tous

Normalité de l'anormalité

Les caprices du destin

Histoire de Lucienne

Transformations

Kaléidoscope

Histoire de Monique

VIII. — LE PRINTEMPS DES INVERSIONS

Premiers contacts

Les Amitiés particulières

Responsabilité des mamans

IX. — LES EFFETS DE LA RÉCLUSION

En mer

En prison

Au bagne

L'internat

Dans les séminaires

X. — AU TEMPS OU LA MONOSEXUALITÉ ÉTAIT EN HONNEUR

L'amour platonique

Les monosexuelles

Au pays de Corydon

Le maquillage des textes antiques

A qui la palme ?

XI. — LEUR APOLOGIE

L'anathème

XII. — LA MONOSEXUALITÉ ET L'HISTOIRE

Le Moyen-Âge et les adolescents

Les Templiers
Le moyen de parvenir
L'Italie de la Renaissance
Pierre l'Arétin
Les mignons d'Henri III
Shakespeare
Monsieur, frère du Roi
L'Abbé de Choisy
L'éonisme
Du XVIIIe siècle à nos jours

XIII. — DE NOS JOURS

Le secret des cœurs
Quand "elles" s'amuse

XIV. — LE TOUR DU MONDE

Angleterre
Allemagne
Etats-Unis
Espagne et Italie
Pays Nordiques
Arabie et Afrique du Nord
Asie

XV. — SILHOUETTES

Classifications
Monsieur de Charlus
Richard le Blondin
Tels qu'ils sont
Leurs décors
Vie de famille
Amours ancillaires

XVI. — LEURS PETITES MANIES

Le narcissisme
Le travestissement
L'électricien aux boucles d'oreilles
L'écrivain à collier de perles
La ménopause du conseiller d'arrondissement
Le veuf remarié
L'officier en robe
Monsieur et Madame
Le commandant commandé
L'employé au miroir
Le comptable enjuponné
L'Alsacien dompté
Leurs bals

XVII. — LA LOI ET EUX

XVIII. — LE GRAND GRIEF

XIX. — LITTÉRATURE

La femme de Paul
Ayez pitié de nous
Silhouette de Corydon
La retraite sentimentale

Sodome et Gomorrhe
Caius et Lycius
Un Protestant
Verlaine tel qu'il fut
XX. — **EUX ET LES FEMMES**
Leur mère

DEUXIÈME PARTIE

I. — ELLE ET ELLE
II. — LE PREMIER FAUX PAS
III. — ET LUI, QU'EN PENSE-T-IL ?
IV. — LES FEMMES MALES
V. — GOMORRHE EST PARTOUT
VI. — AUGUSTINE LA TATOUÉE
VII. — A TRAVERS LES LIVRES
Les Chansons de Bilitis
La Religieuse
Femmes damnées et jeunes demoiselles
Le puits de solitude
Voyage dans ton cœur
Olivia
VIII. — LESBOS A PARIS
IX. — LES EMPOISONNEUSES
X. — LESBOS EN AFRIQUE DU NORD
XI. — LESBOS INTIME
XII. — RETOUR A LA NORMALITÉ
XIII. — CONCLUSION

PRÉFACE

À Constantinople, autrefois, des chiens étaient seuls chargés de la voirie. La municipalité ne comptait que sur eux pour absorber toutes les ordures ménagères.

Mais ces chiens errants avaient pullulé. Ils étaient galeux, querelleurs, bruyants, audacieux, voleurs, insupportables.

La loi musulmane interdisait de les détruire. On décida de les rafler, par une géante opération de police, de les capturer en les saisissant avec d'énormes pinces de fer, par la tête, les pattes, le ventre, de les entasser dans des chariots et de les déporter à Oxias, une petite île du Bosphore.

Sur ce récif, sans végétation, sans ombre et sans eau, les chiens moururent lentement. Il en grouillait là des milliers, hurlant de faim et de détresse, exhalant des plaintes, des ululements, de vains appels. Ils vécurent pendant des mois, mangeant les cadavres de ceux qui n'avaient pu résister à la soif, à la chaleur torride. Parfois, ils essayaient de nager vers la terre lointaine. Mais affaiblis, torturés par la douleur que leur causait l'eau sur les plaies et les morsures qui les mettaient à vif, les oreilles à demi mangées par leurs compagnons de misère, les yeux déjà vitreux d'agonie, ils mouraient vite. Et une bande affamée attendait, rangée sur le rivage, que le flot ramenât chaque noyé. Sa charogne était aussitôt recouverte par une centaine de bêtes acharnées, en meute hurlante et convulsive. Des oiseaux de mer et des nuages de mouches guettaient les restes du carnage. De ce tombeau d'agonisants

montait une puanteur de charnier. Elle se répandait au loin sur la mer qui la berçait avec indifférence en miroitant sous le ciel bleu.

•

C'est dans un pourrissoir aussi hideusement funèbre que certains moralistes voudraient qu'on exilât les invertis.

Ils les considèrent comme des monstres abjects, des suppôts de Satan, des perversificateurs, des profanateurs, des hommes indignes de vivre, que l'on devrait, comme on le faisait au Moyen-âge, faire périr sur des bûchers, après les avoir torturés.

C'est à l'intention des dits moralistes que j'ai composé cet ouvrage.

Si, dans leur esprit – fermé comme un casque de combattant des croisades – pouvait pénétrer un peu de pitié, de raison, de tolérance, d'indulgence, je souhaiterais que l'occasion leur en fût donnée par la lecture de ces lignes où j'ai essayé de trouver les motifs physiologiques de l'inversion, et de comprendre pourquoi cette sorte d'amour a été tour à tour exaltée et maudite.

•

Dans la préface de Mademoiselle de la Ferté, étude d'un de ces types de femmes aux penchants inhabituels, Pierre Benoît nous a donné une intelligente leçon de morale :

« Que sont nos actes, nos pauvres actes ? Il est éternel, le subtil mythe des Persans. Ormuzd et Ahriman continuent à se disputer les créatures humaines. Nous sommes les champs de bataille mystérieux où ils s'affrontent en adversaires sans qu'on puisse jamais savoir lequel des deux aura été le vainqueur. Où est l'ombre ? Où est la blancheur ? Telle chose que l'on prend Pour l'œuvre d'un réprouvé n'est-elle pas, au contraire, le fait d'un saint ? En bien comme en mal, ne jugez jamais, vous qui avez, la plupart du temps, un si fort intérêt à ne pas être, d votre tour, jugés. »

•

Des milliers d'hommes, des milliers de femmes, ont été obsédés par des tendances inavouées, des penchants qui les exposaient à l'anathème.

Présentement, ces infirmes de l'âme sont mis hors la loi par l'opinion publique.

On s'émeut au sujet d'un aveugle. On raille peut-être quelque peu un sourd. Mais on le plaint.

Pour les êtres à qui manque, non le sens de la vue et de l'ouïe, mais le sens sexuel coutumier, on manifeste une implacable aversion.

On ne prend pas la peine de se demander pourquoi il existe des préférences telles que celles-là.

Les femmes sans hommes, elles, inspirent un sourire qui se nuance de curiosité libertine.

Mais les hommes sans femmes provoquent chez beaucoup de mâles un dégoût mêlé de colère.

C'est contre cette tendance que je vais essayer ici de réagir.

•

Il est plausible qu'un homme déteste un homme qui lui a pris sa femme ou sa maîtresse.

Il est plausible qu'un mari amoureux déteste une femme qui, par des grâces savantes, a détourné l'épouse de ses devoirs.

Mais quel mal nous font deux amis, deux amies, qui vivent maritalement ? En quoi cela offense-t-il notre esthétique, nos intérêts, nos sentiments ?

Nous aimons une couleur, ils en aiment une autre. Est-ce une raison pour les insulter et les haïr ?

•
La morale a ses modes, tout comme les vêtements des femmes et des hommes.
Si elle avait un caractère absolu, elle n'aurait jamais varié depuis le commencement du monde.

Or, du temps des "tyrans", un père, une mère, un époux, exultaient d'orgueil et recevaient les félicitations de tous leurs proches quand la fille, l'épouse, avait été distinguée par le Souverain, admise à la Cour et dans la couche royale.

De nos jours, il n'en serait peut-être pas de même si M. Vincent Auriol avait un caprice pour une demoiselle du faubourg Saint-Germain.

De même, telle coutume sexuelle a été pratiquée, enseignée, honorée.

Soudain, elle est proclamée infâme et condamnée par les lois religieuses et humaines.

Puis revient une période de rémission. La tolérance peu à peu calme les blâmes, multiplie les exemples. Ce dont on se détournait avec horreur, on le considère en souriant.

Sommes-nous parvenus à un de ces paliers de l'histoire du monde et des mœurs où le jugement concernant certains écarts sexuels doit être révisé ?

•
Schopenhauer disait que toutes les activités des hommes sont inspirées par leurs organes cachés.

Ni lui, ni Freud qui, en octobre 1914, publiait à Vienne son étude sur l'aberration sexuelle, n'ont été considérés comme participant aux mœurs de leurs modèles. On peut donc traiter ce sujet, étudier ceux qu'il concerne, reproduire les arguments qu'ils font valoir pour s'innocenter, et conclure avec Freud que ce sont des malades et non des coupables.

Un avocat n'est pas responsable des délits ou des crimes commis par ses clients.

Il ne les approuve pas. Il les excuse.

Il présente une cause en tâchant de mettre en valeur les circonstances atténuantes.

C'est exactement ce que j'entreprends aujourd'hui.

André Gide a écrit, au début de son Corydon :

« Mes amis me répètent que ce petit livre est de nature à me faire le plus grand tort. Je ne précise pas qu'il puisse me ravir aucune chose à quoi je tiens. Au moins, je ne crois pas tenir beaucoup à ce qu'il m'enlèvera aux applaudissements, honneurs, entrées dans les salons à la mode. Je ne les ai jamais recherchés. Je ne tiens qu'à l'estime de quelques rares esprits qui, je l'espère, comprendront que je n'ai jamais mieux mérité qu'en écrivant ce livre et qu'en osant aujourd'hui le répéter.

Je ne me flatte pas d'avoir mérité beaucoup en composant ces pages. Mais il m'a paru qu'on se dérobe à un devoir quand on ne saisit pas une occasion de dissiper un malentendu et une injustice. »

Or André Gide a reçu le prix Nobel. A la répétition générale de sa dernière pièce, en un théâtre officiellement subventionné, il y avait là dix-sept membres de l'Académie Française. L'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, l'Académie des Sciences, l'Académie de Médecine, l'Académie des Sciences Morales et Politiques, étaient représentées. Son trépas fut annoncé aux premières pages des journaux. Des ambassadeurs, des ministres, assistèrent à ses obsèques. Le deuil national fut partagé par le monde entier.

Donc il avait bien jugé en composant Corydon.

En effet, nous vivons un temps de révolution des idées.

Ce bouleversement fait basculer certaines idoles et remet en question des thèmes au sujet desquels toute discussion était interdite.

J'en profite pour présenter une thèse qui n'a pour objet que de faire régner un peu plus de concorde, d'indulgence, de compréhension.

Il est une règle de vie qui me semble la meilleure. Elle m'a toujours laissé la conscience en équilibre. Elle se formule ainsi :

La seule morale admissible, c'est celle qui consiste à ne faire ni peine, ni tort, ni mal à personne.

Cette morale-là réprouve les hypocrisies, les injustices, les intolérances, les cruautés, les haines.

C'est d'elle que je me suis inspiré pour présenter les réflexions que voici.

CONCLUSION

Quelles conclusions tirer de ces pages ?

D'abord que l'ancienne morale nous poussait à engendrer. Mais l'état actuel de la population mondiale dépasse nos ressources alimentaires, pétrolières et charbonnières. L'excès des humains est cause du chômage, de l'augmentation des prix, de la crise des emplois et des logements, de l'excès du fonctionnarisme, du besoin d'expansion qui est l'origine des guerres.

La morale doit-elle donc nous conseiller ce qui préparerait notre malheur, et l'accroîtrait chaque jour ?

Ne peut-elle lever les interdits décrétés sur tout ce qui était défavorable à l'accroissement du nombre des humains ?

Puis, il est scientifiquement établi que les penchants prétendus "contre nature" sont inspirés par la Nature elle-même. Par conséquent, ils ne méritent pas cette appellation péjorative.

Les hommes qui sont femmes, les femmes qui sont hommes, le sont toujours organiquement. Ils n'en sont pas responsables.

Les tendances des hommes vers les hommes et des femmes vers les femmes ne sont pas assez nombreuses pour menacer l'avenir de la race humaine.

Elles ne sont pas mésestimables car elles éloignent les êtres de l'animalité au lieu de les en rapprocher. Elles opposent l'intellectualité au rut.

Il serait injuste de juger des monosexuels d'après les petits jeunes gens qu'on rencontre en certains promenoirs de music-hall, un bracelet d'or au poignet, les cheveux teints, la voix perçante, un mouchoir dans la manchette. Ceux-ci sont aussi différents des monosexuels que les prostituées des boîtes de nuit sont différentes des femmes du monde.

Ces unions tendent à réaliser une harmonie car ceux qui dédient tout leur cœur à une amitié d'homme recherchent dans leur compagnon la féminité, si leur partenaire est plus fragile, plus émotif, ou, au cas contraire, le bon conseil et la protection.

André Gide a écrit dans sa préface de Corydon

« Je ne crois nullement que le dernier mot de la sagesse soit de s'abandonner à la Nature et de laisser libre cours aux instincts. Mais je crois qu'avant de chercher à les réduire et domestiquer, il importe de les bien comprendre. Car nombre de désharmonies dont nous avons à souffrir ne sont qu'apparentes, et dues uniquement à des erreurs d'interprétation.

L'indignation que Corydon pourra provoquer ne m'empêchera pas de croire que les choses que je dis ici doivent être dites. »

C'est d'une aussi respectable autorité que j'ai voulu m'inspirer.

La vraie morale réprouve l'intolérance, le mensonge, la méchanceté, les révolutions, le vol et la guerre. Ce n'est déjà pas si mal.

Si cette morale-là était pratiquée, le monde connaîtrait le bonheur. Mais c'est l'autre morale, celle de Tartufe et de Jocrisse que l'on a préférée.

On sait quel a été, et quel est présentement, le résultat de ce choix.

Et je conclus par la phrase qui se trouve au début de cet ouvrage :

La vraie morale consiste à respecter les idées du prochain, ses goûts, sa liberté, son bien, et sa personne humaine.